

Zoom #4 : *La Fièvre* (2014, 40'), un film de Safia Benhaim



Mention visuel :

Safia Benhaim, *La Fièvre*, 2014, FNAC 2020-0711, Centre national des arts plastiques, © Scam/Cnap

C'est par une nuit de 2011 que commence *La Fièvre*. Cette nuit-là en appelle une autre, celle d'une fête de l'Aïd el-Kebir marquant la fin du jeûne du Ramadan, qui charrie ici des souvenirs ardents de l'enfance. Par un détour poétique qui se rapproche de la magie, se superposent dans ce court-métrage les existences de trois femmes : celle d'une fillette qui déambule à travers l'histoire, celle de la réalisatrice qui apparaît dans un entre-deux âges, et celle d'une vieille femme exilée politique qui revient dans son pays natal après une longue absence. Cette dernière est la mère de la réalisatrice et prend l'allure d'un fantôme surgi de la mer qui semble peu à peu habiter le personnage principal de la petite fille. Elle lui fait se remémorer une vie antérieure faite de luttes oubliées, depuis la colonisation jusqu'à la dictature d'Hassan II et ses suites. La réalisatrice convoque ainsi des combats vécus par sa propre famille en résonance avec la révolte contemporaine qui enflamme alors la région. Ce retour sur expérience est aussi un retour sur soi, mené à la première personne. Au fur et à mesure se déploient des paysages suspendus entre rêve et réalité, passé et présent, terre et mer. La quête d'un foyer perdu s'annonce comme le fil conducteur du film, venant cristalliser la superposition de la petite et de la grande histoire. Il s'agit alors pour la fillette de retrouver sa maison pour faire resurgir les absents, les morts et les exilés. Ce récit muet où les pensées de la revenante n'apparaissent qu'en sous-titres à l'écran est pourtant habité par des voix, qui oscillent entre ritournelles et incantations et donnent au paysage l'allure d'un palimpseste de voix appuyé par un travail sonore enivrant. Tout commence par la voix *off* d'une femme protectrice qui berce le personnage de la petite fille en chantonnant en arabe : « Tu vas retrouver ta maison, tes chansons, tout ce que tu as perdu ». Ce refrain qui revient tout au long du film

semble intériorisé par la réalisatrice et s'apparenter à un soliloque, une manière de se rassurer pour être à même de se replonger dans le passé. Une autre voix se fait entendre : celle d'un devin, qui est l'oncle de la narratrice et qui se fait médiateur de la réappropriation du foyer d'autrefois. Il semble perpétuer un islam païen en mêlant les animaux à des rituels de passage, accompagnant la déambulation de la petite fille qui transite entre plusieurs temporalités incarnées par une bâtisse en construction abandonnée. L'oncle est aussi le conteur du passé, il narre une virée des colons pour fouiller la maison et traquer les militants marocains et le refus de sa mère de chanter la Marseillaise sur les bancs de l'école française. Une autre voix se fait entendre pour tracer un continuum continental des luttes. C'est un discours du Premier ministre de la toute jeune République démocratique du Congo, Patrice Lumumba, saluant les aspirations des peuples africains à l'orée de leur indépendance. D'autres voix au présent se manifestent enfin : celles de la foule, scandant des slogans marqués par des applaudissements tout en tentant d'échapper à la police. Le film produit de cette façon un retour vers le foyer familial de l'enfance, qui ne fait désormais plus qu'un avec le foyer des luttes réactivées, à l'aune de l'expérience des soulèvements arabes de 2011.

Texte de Camille Leprince, co-commissaire de l'exposition « Les Sentinelles ».